

WORKING PAPER

N°5 - 2007



**LA PENSEE POLITIQUE ET STRATEGIQUE DES ETATS-UNIS
ET LA "REVOLUTION DANS LES AFFAIRES MILITAIRES (RMA)".**

UNE PERSPECTIVE ANALYTIQUE ET HISTORIQUE

Academia Diplomatica Europaea
« PROMOTION SUN TZU »
5ème Année - 2007/2008

WORKING PAPER

N°5 - 2007

CONFERENCE

Le lundi 10 Décembre 2007

de 18h00 à 20h00

**LA PENSEE POLITIQUE ET STRATEGIQUES DES ETATS-UNIS ET LA
"REVOLUTION DANS LES AFFAIRES MILITAIRES (RMA)".**

UNE PERSPECTIVE ANALYTIQUE ET HISTORIQUE

Général de Division Vincent DESPORTES

**Responsable de la doctrine militaire de l'armée de terre française,
Conseiller défense. Ministère français de la Défense**

**Parlement Européen de Bruxelles
Bâtiment Eastman - Salle 300 - 18:00-20:00
Rue Belliard 135**

INSCRIPTIONS

ACADEMIA DIPLOMATICA EUROPAEA

« PROMOTION SUN TZU »
« EUROASIAN GEOPOLITICS »

CINQUIÈME ANNEE
2007/2008

FORMATION POST-UNIVERSITAIRE
D'INITIATION
À LA REFLEXION GÉOPOLITIQUE, STRATÉGIQUE ET SYSTÉMIQUE
À LA PHILOSOPHIE DE LA GUERRE ET À LA SOCIOLOGIE DES CONFLITS
À LA SÉCURITÉ INTERNATIONALE
À L'ÉTUDE DE LA GLOBALISATION, DE LA COMMUNICATION ET DES MÉDIAS

MODULES D ENSEIGNEMENT

Le programme annuel sera réparti en cinq modules correspondant aux **cinq sections de 1 ADE**. Ces dernières portent les noms des grands maîtres à penser, symbolisant les orientations doctrinales de l'Académie.

« *L Académie Stratégique - Carl von Clausewitz* » à orientation stratégique, géopolitique et systémique;

« *L Académie Diplomatique - Hugo Grotius* » à orientation juridique, historique civilisationnelle et de diplomatie publique;

« *L Académie Economique - Ludwig von Mises et Friedrich von Hayek* » à orientation économique, financière et praxéologique ;

« *European War College - Johann von Neumann, Oskar Morgenstern et Wernher Von Braun* » à orientation e-Intelligence, e-Politics, e-War et e-Space and Military Defense.

« *L Académie de l'Information et de la Communication: Think-Tanks, Médias et Politique* » à orientation information, communication, médias et aide à la décision.

En partenariat avec

FONDATION VINTU

POUR L'EXCELLENCE DANS L'ÉDUCATION ET LE JOURNALISME
PARLEMENT EUROPÉEN

DE BRUXELLES

BÂTIMENT EASTMAN SALLE 300

18-20 HEURES

ORGANISÉE PAR

L'INSTITUT EUROPEEN DES RELATIONS INTERNATIONALES

INFORMATION

EMAIL : INFO@IERI.BE

SITE : WWW.IERI.BE

TEL : 02 280 14 95

ADRESSE : 27A BOULEVARD CHARLEMAGNE 1000 BRUXELLES

CULTURE STRATÉGIQUE AMÉRICAINE

&

RÉVOLUTION DANS LES AFFAIRES MILITAIRES

Général de division Vincent DESPORTES

(10 décembre 2007)

Les opérations multinationales constituent désormais le contexte naturel des engagements majeurs des armées occidentales. Si chacun regrette les déficiences d'interopérabilité qui limitent l'efficacité commune, moins nombreux sont ceux qui se préoccupent des divergences de culture. Celles-ci, pourtant, sont la source des véritables incompréhensions et difficultés. Il est donc utile d'analyser la culture stratégique des États-Unis — allié obligé de toute coalition occidentale et acteur majeur de la campagne lancée contre le terrorisme — pour en mesurer la spécificité au regard des cultures européennes.

Si l'on définit la “ culture stratégique ” comme “ un ensemble de croyances, valeurs et habitudes qui gouverne l'emploi de la force et trouve ses racines dans la géographie, l'histoire ou la culture politique ”, la conception américaine de la guerre en est sans doute un exemple typique. Les comportements stratégiques et militaires passés et présents de cette nation-continent ne sont intelligibles qu'à la lumière des conceptions politiques et philosophiques qui les sous-tendent, car “ les cultures des civilisations nourrissent les armées qui les défendent et leurs différences sont en retour celles de leurs soldats ”¹.

Pour faire court, le paradigme pour l'emploi des armées aux États-Unis correspond de plus en plus à celui qui façonne l'engagement des forces de police. Le modèle, construit par l'expérience américaine, se confirme à nouveau aujourd'hui dans sa nécessité et ses faiblesses.

1 J. Keegan : *Histoire de la guerre*, I, *L'Esprit frappeur*, Paris, 2000, p. 16.

AUX RACINES DE LA CULTURE STRATÉGIQUE

Une nation consciente de sa différence

Si les États-Unis se créent dans la violence nécessaire à l'installation des premiers colons sur le continent puis à l'expansion vers l'Ouest, ils se constituent également dans un rejet de la violence inter et intra-étatique du Vieux Continent, la certitude de la dimension universelle de leur aventure et l'affirmation, parfois outrancière, de valeurs fondamentales. Le Nouveau Monde était celui du renouveau, bien opposé aux royaumes corrompus que l'on venait de quitter.

L'idée que les États-Unis ont été choisis pour jouer un rôle particulier à la surface de la terre est si forte qu'elle a longtemps servi de ciment fédérateur à l'énergie américaine et porté l'adhésion des citoyens à des sacrifices qui les dépassaient. Comment résister au mythe ? Comment ne pas admirer les œuvres des hommes sur ce continent bientôt dominé ; comment, pour un peuple si imprégné de foi chrétienne, ne pas y voir la main de Dieu ? Ce “ miracle américain ”, si clair dans ses manifestations, si évident lorsqu'on le compare aux évolutions des vieilles nations, comment pourrait-il être autre chose que le signe de la Providence ? Le mythe, sous ses formes modernes religieuses ou profanes, se renforce chaque jour depuis le XVII^e siècle de l'élan qu'il donne à la nation américaine.

Dans *Diplomatie*, Henry Kissinger remarque que des treize fragiles colonies à l'unique superpuissance qu'elles sont devenues, l'expérience valide autant le principe de "destinée manifeste" que les comportements qu'il a engendrés : “ l'odyssée américaine dans les eaux de la politique internationale aura marqué le triomphe de la foi sur les réalités de l'expérience ”. Il note encore que l'histoire récente a fourni une preuve supplémentaire de sa validité avec l'effondrement de “ l'empire du mal ”, pour reprendre l'expression du président Reagan : “ l'effondrement du communisme soviétique a pleinement justifié la pertinence des idéaux américains sur le plan intellectuel ”.

Une identité marquée par l'insularité

Napoléon estimait que l'histoire d'une nation se lisait dans sa géographie ; à cette dernière sont en effet liées les représentations stratégiques des nations et leurs besoins de sécurité. Que les États-Unis pour lesquels la sécurité a longtemps été considérée comme une donnée ait développé des modèles et des comportements bien éloignés de leurs homologues continentaux ne saurait surprendre. L'insularité a naturellement affecté non seulement le

format et la structure des forces mais, plus profondément, les orientations stratégiques et les visions politiques ; elle a fondé une “ psychologie de l’immunité ”.

Insularité et puissance ont créé des liens particuliers entre politiques extérieure et intérieure. La première n'est pas la condition de la survie nationale, elle est perçue comme un outil de la seconde à laquelle elle se subordonne. De politique extérieure, au sens européen du terme, très peu ; il y a une politique intérieure s'occupant essentiellement d'affaires nationales et parfois d'affaires étrangères. La guerre, outil politique majeur des rivalités européennes, devient ici un outil mineur dont on évitera l'emploi. Celui-ci en effet - malaisé, onéreux, et peu sûr – vient toujours perturber les enjeux majeurs de la vie aux États-Unis. De cette perception, la vision politique américaine de la guerre est totalement imprégnée, avec un lien distendu entre force militaire et politique nationale.

La situation d'invulnérabilité dont les États-Unis ont joui très longtemps tend à séparer nettement les solutions adoptées pour relever les défis politiques : elles sont soit d'ordre politico-diplomatique, soit d'ordre militaire. C'est la diplomatie qui est d'abord mise en œuvre ; si elle échoue, on laissera aux militaires le soin de régler le problème, avec cette liberté d'action qui est le corollaire de la séparation nette entre les deux ordres de moyens. Pour Kissinger, “ l'invulnérabilité passée a forgé l'illusion qu'il y a des réponses purement militaires aux problèmes de sécurité et que la politique s'arrête là où commence la stratégie ”.

L'insularité change la nature de la guerre. Plus qu'une menace perpétuelle, maintenue dans les cliquetis d'armes aux marches des empires et avivée régulièrement des regains de tension aux glacis extérieurs, la guerre apparaît comme un mal momentané que l'on conjure d'expédients. La guerre n'est pas un risque ; elle est certitude de victoire, parce que l'insularité a toujours protégé la nation de la défaite sur le sol national et de son cortège de souffrances et d'humiliations. Jusqu'à l'écueil vietnamien, l'inconscient américain a perçu la guerre à travers une succession de victoires, le mythe de l'invincibilité reposant sur cette capacité à choisir la guerre, à la conduire brutalement avec tous les moyens nécessaires, à se replier ensuite dans le confort de l'insularité introvertie. Il est encore trop tôt à ce jour pour savoir si, comme l'affirmait le vice-président Cheney le 12 octobre 2001, le caractère spécifique de l'agression du 11 septembre et leurs suites terroristes constitueront réellement cet événement en “ un tournant décisif dans l'histoire américaine ”.

L'aversion de la violence extérieure

En changeant la nature de la guerre, l'insularité a aussi altéré son statut comme instrument de la politique : elle en a fait une aberration. Autant l'Europe moderne s'est constituée à travers deux millénaires de luttes entre entités politiques pour qui la guerre était un moyen légitime d'argumentation, autant les États-Unis — si l'on met à part l'épreuve paroxystique de la guerre de Sécession — se sont construits dans le mouvement continu d'expansion d'une communauté qui a cherché à chasser un adversaire perçu avant tout comme source de violence, qu'il soit franco-indien, anglais, ou, finalement, seulement indien. La nation américaine naît, se sent et se veut une île sans voisins redoutables et protégée par les océans ; elle se conçoit dans l'idée — historiquement vraie pour elle — que la paix est un état normal. Chez elle, selon le mot d'Alain Joxe, “ le recours à la violence est perçu comme un libre choix fondé sur une morale, non comme une dure nécessité de l'histoire des voisinages ”. La guerre dérange l'ordre des priorités sociales, le schéma ordonné de l'accomplissement individuel et matériel ; la subordination brutale des individus à un effort collectif sous l'autorité du pouvoir central heurte les mentalités en ce qu'il détourne des voies immédiates de ce “ droit à la recherche du bonheur ” inscrit dans la déclaration d'Indépendance. La guerre — illégitime par nature — menace les principes de la société libérale et particulièrement le droit à la vie et à l'autodétermination. Amos A. Jordan l'écrit brutalement : “ la guerre et sa préparation interrompent le cycle routinier du matérialisme auto-dirigé et de la prospérité ”.

Ainsi, la guerre est-elle plutôt perçue comme une rupture malvenue que comme la continuation clausewitzienne de la politique par d'autres moyens. Elle ne peut être considérée comme un événement normal des relations internationales, un élément d'argumentation, une procédure particulière de négociation comme elle l'est dans la tradition européenne. Pour Osgood, “ la guerre apparaît (aux Américains) comme un mal à abolir, comme quelque chose dont il faut sortir le plus vite possible, un moyen de punir celui qui a osé troubler la paix, une croisade ” ; hors de grands desseins au service du monde, elle ne peut être considérée “ par cette nation fière et idéaliste ” comme un outil pour l'atteinte d'objectifs politiques limités. L'idée du président Woodrow Wilson de proscrire une telle démarche parce qu'elle est incompatible avec la mission de l'Amérique au service de l'humanité n'est pas morte, loin de là.

On constate néanmoins une certaine ambivalence ; elle se traduit par une profonde aversion morale de la violence comme moyen d'action extérieur, mais une extrême brutalité dans l'emploi des moyens guerriers si la morale ou l'intérêt, souvent bien mélangés, finit par y contraindre. La contradiction n'est qu'apparente ; c'est bien

parce que l'on ne supporte pas la violence qu'on emploie les moyens les plus puissants pour y mettre fin, pour réduire la menace contre la sécurité et le bonheur et, *in fine*, pour contraindre le gêneur au silence. Ainsi, si la sensibilité morale interdit l'usage de la guerre comme instrument de la politique, elle l'autorise, dans un cadre idéologique, pour la lutte contre ce fléau lui-même : elle ne l'envisage d'ailleurs qu'« à outrance », car dans des versions plus limitées, elle est moralement plus difficile à justifier.

Parallèlement, la sacralisation de la vie américaine conduit à ne se risquer à la guerre que pour des causes essentielles et jusqu'à la victoire totale, seule juste compensation des pertes subies. L'aversion de la violence conduit à l'exaspération de la démocratie qui est forcée de l'employer ; elle combat avec fureur parce qu'elle a été contrainte à se battre et l'on voit « l'aversion de la violence se transformer en exaltation de la violence »². Le président G.W. Bush le rappelle à la cathédrale de Washington : « Notre nation est pacifique, mais féroce lorsqu'on la met en colère ».

Motivation populaire et croisade

Cette exaltation de la violence se nourrit d'un autre facteur. Puisqu'il y a désintérêt pour ce qui relève de la politique extérieure, voire de l'utilisation de la force armée, le politique va se trouver dans l'obligation de construire brutalement la motivation populaire nécessaire à la montée en puissance de l'outil militaire puis à la légitimité de son action. Le caractère inévitablement brutal de ce besoin de légitimité va se traduire par une outrance de l'argumentation : il est en effet dans le caractère américain de pouvoir se motiver totalement, mais seulement pour de grandes causes ou de grands objectifs. La cause à défendre devra bousculer l'assoupissement national ; elle ne pourra donc qu'être vaste.

Loin de pouvoir intervenir pour la seule poursuite du processus politique, la guerre doit, en quelque sorte, devenir moralement nécessaire. Elle ne se justifiera que si l'action armée, le recours à la violence, constituent une attitude moralement plus recevable que la passivité. L'Amérique ne peut s'engager que dans le respect des valeurs fondatrices et sous la bénédiction de Dieu. La guerre doit être juste et conforme à la vocation messianique américaine ; la guerre que l'on conduit est forcément *a good war*, sinon l'exécutif perdra sa légitimité à mener l'action. Les raisons américaines ne sauraient être que pures : à l'exécutif de savoir leur donner ce caractère, à lui aussi d'agir lorsque l'Amérique en a la responsabilité morale, en raison des capacités et de la puissance que Dieu lui a données, car combattre le mal fait partie de la destinée américaine. Aujourd'hui, la

2 R. E. Osgood : *Limited War*, The University of Chicago Press, 1957, p. 33.

rhétorique présidentielle américaine n'échappe pas à la règle ; elle a plusieurs fois utilisé le terme même de “ croisade ”, le président ayant juré “ d'engager une lutte monumentale du bien contre le mal ” et insistant régulièrement sur l'aspect transcendant et universel de l'action américaine : “ Ceci est le combat du monde, ceci est le combat de la civilisation... la liberté de l'homme dépend désormais de nous (...) Les forces armées défendront la liberté quel qu'en soit le prix ”.

Ce droit moral à combattre, cette croisade qu'il faut déclencher, suppose que l'adversaire soit clairement désigné ; il doit pouvoir focaliser la passion américaine et développer l'indignation morale, le consensus national, nécessaires à la légitimation de l'intervention. Pour Alain Joxe, “ il faut de vraies raisons, qui permettent de faire émerger l'ennemi en pleine lumière comme une menace, et d'agiter contre lui l'opinion. Il ne suffit pas d'un ennemi hostile, il faut un ennemi menaçant ”. Pour justifier l'action, immédiate ou à venir, on n'hésitera pas à diaboliser l'ennemi dans un manichéisme bicolore ; si celui-ci s'accorde aisément à la tradition puritaine de l'existence du mal en tant que principe autonome, il s'oppose à la tradition européenne de symétrie morale, de négociation puis de compromis entre les adversaires.

L'engagement américain suppose la croisade et celle-ci, en retour, exige l'exaltation. Cette dernière, soumise à l'érosion du temps, des sacrifices et des souffrances, ne saurait durer infiniment, c'est pourquoi les Etats-Unis doivent adopter un style de guerre qui permette de l'emporter vite et de ramener le *GI* au pays avant que l'exaltation ne retombe. Le modèle s'impose : créer l'exaltation, mobiliser les forces nécessaires, frapper brutalement, gagner, revenir, démobiliser. Quand ce schéma paroxystique est oublié, le politique se heurte vite à des difficultés intérieures qui finissent par contraindre son action extérieure jusqu'à la paralyser ; c'est ce qu'ont montré les ambiguïtés des engagements coréens et vietnamiens. C'est l'une des difficultés majeures à laquelle pourrait également se heurter l'exécutif américain dans sa campagne contre le terrorisme dont on voit bien qu'elle va forcément s'écarter du modèle ; on notera au passage que cette conception américaine de l'usage de la force armée n'est pas forcément la plus adaptée pour la lutte contre le terrorisme qui nécessite approche lente, conscience réfléchie de la complexité des problèmes, sang-froid et souci de la coopération.

DE LA CONCEPTION À LA CONDUITE DE LA GUERRE

La puissance, arme américaine des conflits absolus

Puisque la démocratie américaine ne se détourne de ses préoccupations intérieures que pour des objectifs majeurs, si elle fait la guerre, elle la fait totalement, c'est-à-dire avec toute sa puissance jusqu'à la destruction — politique au moins, physique parfois — de son adversaire. Résultat ou conséquence, les guerres conduites par les États-Unis ont le plus souvent été des guerres totales : et l'habitude s'en est prise avec, dans l'esprit américain, l'assimilation de ce caractère total à la nature même de la guerre. Le secrétaire à la défense d'Eisenhower l'exprime de manière lapidaire : “ Nous ne pouvons nous offrir le luxe de conduire des conflits limités ; nous pouvons seulement nous offrir des guerres majeures ”. Selon Henry Kissinger, l'Amérique “ reconnaît peu d'étapes intermédiaires entre la guerre totale et la paix totale ”. Caricatural est le slogan de MacArthur, “ *There is no substitute for victory* ” ; à la fois reflet et fondement de l'histoire, il est à n'en pas douter gravé désormais dans l'âme de chaque militaire américain. Le président Bush l'affirme : “ Maintenant que la guerre nous a été déclarée, nous conduirons le monde à la victoire ” tandis que de manière symptomatique le sénateur McCain, l'un des ténors majeurs du parti républicain, appelle le 26 octobre 2001 dans le *Wall Street Journal* à un accroissement drastique de l'engagement militaire et s'écrit à nouveau “ *There is no substitute for victory* ”.

Tendue vers cet effet à obtenir, la puissance américaine — utilisée avec persévérance — a, sauf exception, toujours submergé les forces ennemies, les usant progressivement jusqu'à les détruire. À force d'avoir été une modalité permanente d'action, la puissance est devenue doctrine. Elle est le vecteur privilégié du succès ; tout l'art opératif est de savoir la rassembler dans le temps et dans l'espace puis d'en submerger l'adversaire dans la recherche permanente de la victoire. “ Le but de la stratégie militaire américaine a toujours été la victoire décisive beaucoup plus que la recherche de buts politiques incertains ” écrit sans ambiguïté David E. Johnson³ ; la mentalité américaine favorise les résultats rapides et décisifs et comprend mal les démarches ambiguës des conflits limités. L'esprit de compétition constituant une deuxième nature, les Américains ne supportent pas le match nul, la victoire incertaine : ils veulent gagner fort, et rapidement. Peu enclins à laisser s'enliser une affaire, soucieux de régler la situation rapidement, l'offensive est inscrite dans leurs gènes : il faut terminer vite en assénant des coups violents (*sledgehammer blows*).

3 D. E. Johnson : *Modern U.S. Civil-Military Relations*, Harvard University, 1998, p. 19.

Puisque le modèle de guerre est total, que le compromis et la négociation en sont exclues, son mode d'action privilégié est la destruction non seulement des forces militaires de l'adversaire mais également des capacités de ce dernier à déranger à nouveau la démocratie américaine, c'est-à-dire à conduire la guerre dans le futur : Russel Weigley parle de “ l'adhésion historique à la stratégie de destruction ”⁴, l'emportant définitivement dans l'esprit américain sur la stratégie d'usure. De même que l'histoire américaine a conduit à la primauté du modèle de guerre totale, elle a conduit à la primauté de son mode d'action naturel et privilégié : l'anéantissement de l'adversaire. Le “ Rien ne remplace la victoire ” du général MacArthur résume l'expérience et fonde la doctrine : l'obsession de la victoire est récurrente, comme le sont ses modalités d'application, la concentration des moyens et des efforts pour aller, par l'offensive directe, jusqu'au résultat décisif et rapide. La règle d'or (*achieve victory early*), construite dans la tradition victorieuse américaine, impose ses voies et moyens.

Stratégiquement, la tendance insulaire américaine est naturellement défensive. En revanche, si la démocratie est contrainte d'avoir recours à la guerre à l'extérieur de son territoire, la recherche de l'anéantissement rapide de l'adversaire confère une nature offensive aux modèles d'armées. La règle, forgée par la nécessité et le succès, s'inscrit en principe : *Win on the offense*. Pas de plus court chemin vers la victoire militaire et l'annihilation physique de l'adversaire que l'offensive. Elle s'inscrit d'ailleurs parfaitement dans la tradition jominienne — parce qu'elle favorise l'autonomie du professionnel militaire et limite les interférences civiles — et permet de s'affranchir de la volatilité du nécessaire soutien populaire, délicat à établir dans cette démocratie tournée vers l'intérieur, fervent au début de l'action mais “ difficile à maintenir lorsque les opérations stagnent et que la lutte se prolonge sans progrès apparent ”⁵. L'offensive est en quelque sorte le mode d'action incontournable de l'impatient démocratie américaine.

Les modes d'engagement changent mais pas l'esprit : la supériorité technologique américaine permet à l'utilisation de la force d'être aujourd'hui aussi brutale, déterminante et destructive qu'elle l'avait été durant les deux conflits mondiaux tout en étant beaucoup plus concentrée dans le temps. Il n'y a donc pas changement de philosophie, mais seulement adaptation aux possibilités nouvelles et avantages comparatifs croissants des États-Unis. L'utilisation concentrée de moyens offensifs, combinant la masse et la technologie, est conforme à la tradition américaine de la stratégie de destruction ; elle constitue une réponse à l'évolution des “ limites de temps, de capacité nationale à endurer des pertes, du soutien populaire ” en cherchant à écraser tout opposant le

4 R. Weigley : *American Way of War*, Indianan University Press, Bloomington, 1977, p. 418.

5 F. Hoffman : *Decisive Force*, Praeger, Westport, Connecticut, 1996, p. 32.

plus rapidement possible, au moindre coût en vies humaines américaines. Cette évolution est rendue possible par la professionnalisation de l'armée : elle évite la période traditionnelle de montée en puissance, à condition cependant que la violence du premier coup porté soit suffisamment “ décapitant ” pour prévenir le besoin de mobilisation générale de la nation. L'un des défis de la campagne américaine actuelle en Irak est que l'on sait déjà que sa première phase n'a pas produit l'effet escompté.

Professionnalisme et vision politique de l'outil militaire

L'influence prégnante de Jomini a fortement contribué à la spécificité américaine des rapports politico-militaires ; dans ce domaine, son apport fondamental, c'est l'idée du professionnalisme. Si la guerre obéit à des règles précises, si elle est d'abord le domaine d'application de principes et de savoir faire, elle doit être l'affaire des seuls professionnels. Le corollaire de la pensée scientifique jominienne, profondément gravée dans le subconscient militaire américain, c'est l'idée de rupture entre le processus politique et la démarche militaire : la guerre est, pour l'Amérique, un problème technique.

À l'inverse, les réflexions philosophiques de Clausewitz n'intéressent guère initialement la pensée militaire américaine en mal de fondements doctrinaux concrets. Sedan estompe Austerlitz et met à la mode la pensée allemande. Dans un processus sélectif, la réflexion militaire adopte d'abord chez Clausewitz l'idée de la stratégie de masse et de concentration en vue de la destruction des forces ennemies, celle du caractère potentiellement illimité de la violence guerrière. On retient ensuite l'idée de subordination du militaire au politique, mais l'on y adjoint le corollaire jominien de la dimension purement scientifique de la guerre, c'est-à-dire, en creux, l'idée de la séparation nette entre l'ordre politique et l'ordre guerrier. Il s'agit bien d'une “ déconnexion ”, comme le dit Frederick Hartmann, qui correspond à “ la façon dont les Américains voient la guerre et tendent à l'isoler de son contexte politique, identifiant son objet comme militaire ou moral beaucoup plus que politique ”⁶. De manière certainement outrancière mais très révélatrice, le général MacArthur formule devant le Sénat le paradigme américain pour le contrôle civil des forces armées en opérations : “ À cet instant de

6 F. H. Hartmann & al. : *Defending America's Security*, Pergamon, Washington, p. 88.

la partie où la politique a échoué et où le militaire prend les affaires en main, vous devez lui faire confiance ”. Cette idée sous-tend encore aujourd'hui l'opposition latente entre le département d'État et celui de la défense.

Samuel Huntington constate lui-même la cohérence entre “ le pouvoir des chefs militaires en temps de guerre ” et “ l'attitude libérale américaine envers la guerre et l'institution militaire ”. Les derniers engagements américains sont marqués par cette spécificité : la faiblesse du lien entre guerre et politique conduit par lui-même à l'autonomie du chef militaire. La guerre constitue une rupture avec la paix et elle doit être menée par celui dont c'est le métier, le militaire, qui devient bras armé de la volonté nationale.

UN MODÈLE EXPLICATIF

On voit comment s'est progressivement construite la culture stratégique américaine et l'on perçoit combien elle conditionne les concepts politiques et militaires d'emploi des forces. À travers deux siècles d'actions politico-militaires se précise ainsi un modèle qui, pour être simplificateur n'en permet pas moins de rassembler en une image évocatrice la complexité du véritable objet d'analyse : ce sont les caractéristiques de l'usage de la violence par les forces de police qui semblent se rapprocher le plus de celui des forces armées américaines.

La dissymétrie morale

La culpabilité du contrevenant constitue le fondement de l'action de police dont la légitimité s'appuie sur une base légale. Le coupable est supposé mériter la punition infligée par le représentant de l'autorité publique et, en filigrane, des principes moraux qui légitiment la loi. Pour des raisons à la fois historiques, philosophiques et politiques, cette dissymétrie morale entre le policier et celui qui s'est placé hors la loi présente des similarités notables avec les fondements de l'action militaire américaine.

Historiquement, lorsque la jeune république dut recourir à la force ce fut souvent dans un contexte marqué de forts enjeux de légitimité. Tant le colonisateur britannique que le guerrier apache sont combattus au nom d'arguments juridiques et moraux. Plus tard, au cours de la guerre de Sécession, c'est pour mater ce qui est considéré comme une rébellion du Sud que le Nord s'engage dans un conflit où l'argument de la lutte contre

l'esclavage renforce encore, à partir de l'automne 1862, la légitimité morale des forces de l'Union. Lorsque le corps expéditionnaire du général Pershing rejoint en 1917 la rive orientale de l'Atlantique, c'est pour ramener l'ordre public sur un continent où les immorales chamailleries européennes interdisent la liberté du commerce américain : selon ses propres termes, le président Wilson entend utiliser “ la force la plus extrême sans restriction ni limite, la force triomphante et légitime afin que le droit devienne la loi du monde ”⁷. L'argument n'est guère différent en 1942, mais il s'y rajoute avec force la dimension éthique d'un conflit dans lequel il s'agit bien de détruire le mal incarné par la personne d'Hitler. Dès l'invasion du Koweït, à l'été 1990, le président démocrate de la commission sénatoriale des affaires étrangères traite le président irakien de “ Adolf Hitler du Moyen-Orient ”. Cet argument de rhétorique sera largement repris au plus haut niveau tout au long du conflit tandis que Milosevic fera pour sa part la couverture de *Newsweek* au printemps 1999 sous l'appellation définitive “ d'incarnation du mal ”. Ainsi, peu à peu, le maintien de l'ordre — politique et moral — a été perçu comme le cadre normal de conception de la force militaire et de son emploi. À l'automne 2001, la “ croisade contre le terrorisme ” lancé par le président Bush vise bien “ au rétablissement de l'ordre ” contre ceux qui représentent, selon ses propres termes, “ le culte du mal ” ; pas d'ambiguïté d'ailleurs dans son appellation initiale et naturelle *Infinite Justice*. Depuis, le rappel à la justice est récurrent dans le verbe présidentiel et confirme que nous sommes avant tout engagés dans une opération de police judiciaire planétaire. Pas d'ambiguïté sur les finalités : “ Que nous ayons à traîner nos ennemis devant la Justice ou qu'il faille leur amener la Justice, Justice sera rendue ”.

Ce que les vicissitudes de l'histoire ont rendu habituel a trouvé en fait ses racines dans les conditions initiales d'établissement du système politique américain. Les démocraties, on le sait, exigent de la guerre une sorte de légitimité morale. Mais si en Europe la démocratie a succédé à la guerre qui est restée marquée de conceptions plus anciennes, la démocratie et la guerre sont nées du même souffle sur le continent américain ; il s'y est naturellement développée une théorie différente des “ guerres justes ” et une supériorité morale enracinée dans le subconscient de ce peuple élu, porteur d'une “ destinée manifeste ”. Aux États-Unis, l'emploi de la force armée ne constitue pas un paroxysme de l'argumentation politique comme elle l'est en Europe, elle se veut d'abord un devoir vis-à-vis du peuple américain et de sa loi : pour ce peuple qui — selon le mot de l'ambassadeur Andréani — “ place le droit si haut qu'il ne le distingue pas vraiment de la morale ”, il ne saurait y avoir de guerres américaines légitimes qui ne se fixeraient un but moral.

7 M. D. Pearlman : *Warmaking and American Democracy*, University Press of Kansas, 1999, p. 31.

La violence en dernier recours

La violence est la raison ultime des forces de l'ordre, qui chercheront à en éviter l'emploi aussi longtemps que possible. Si l'idée clausewitzienne de la guerre comme argument de la politique est admise par les esprits européens, il n'en est pas de même, on l'a vu, pour un peuple qui considère fondamentalement la guerre comme une aberration et porte une profonde aversion pour la violence armée qui perturbe la quête tranquille de la prospérité. La guerre n'est pas comme en Europe un élément irréductible des relations entre les peuples ; c'est même très exactement cette vision fondatrice d'une histoire tumultueuse que les premiers émigrants ont fui et dont l'insularité les a longtemps protégés.

Ainsi, plus que les moyens de gagner la guerre, la pensée militaire américaine cherche à l'éviter ; cette tendance se retrouve dans la tradition séculaire de défense côtière, puis dans la stratégie de dissuasion dont la version initiale purement américaine prônait la destruction mutuelle assurée et la diminution des moyens conventionnels rendus inutiles. On note également cette volonté inconsciente de retour à l'insularité protectrice dans la recherche, récurrente depuis les années 50, d'une protection antimissile dont on sent bien que l'un des moteurs est toujours cette même volonté d'isolement du monde turbulent et de rejet de la guerre en tant qu'objet politique. Tout comme l'usage de la force à laquelle la police n'a recours qu'en dernière instance lorsque les autres formes de persuasion ont échoué, l'Amérique n'admet la nécessité malheureuse de la guerre qu'à regret. Il faudra attendre 1917, puis 1942 ou encore les accords de Dayton pour que l'Amérique joigne ses efforts militaires aux forces européennes engagées déjà depuis longtemps. La doctrine dite « Weinberger » (1984), modifiée par Colin Powell en 1990, qui, jusqu'à très récemment fixait quasi-officiellement les conditions d'emploi des troupes américaines, comportait explicitement cette clause d'usage de la violence armée en tout dernier recours.

La violence en dernier recours parce qu'elle est devenue nécessaire pour l'ordre public : c'est bien l'image du *sheriff* qui s'impose, partant implacablement mais douloureusement vers l'action armée parce qu'il n'a pas su ramener l'ordre par un autre procédé. Richard Haas ne s'y est pas trompé qui, analysant l'action internationale des États-Unis après la guerre froide, intitule son ouvrage, *The Reluctant Sheriff*⁸. A l'automne

8 R. Haas : *The Reluctant Sheriff. The United States after the Cold War* , Council of Foreign relations, New York, 1997.

2001, le président Bush reprend d'ailleurs naturellement ce même registre : “ *Wanted, Dead or Alive, I want Justice* ”.

Une violence légitime que l'on ne saurait modérer

Le citoyen hors de la loi ne négocie pas les moyens qu'on utilisera pour l'y ramener. Egon Bittner, un sociologue spécialiste de l'étude des forces de police considère que cette dernière “ constitue un mécanisme de mise en œuvre d'une force de coercition non négociable ”. Cette définition correspond bien à la préférence militaire américaine pour l'emploi d'une force décisive en vue de l'obtention d'une victoire rapide, cohérente avec l'aversion pour la guerre. Il ne s'agit d'ailleurs pas réellement de “ gagner la guerre ” ; il s'agit de ramener dans le droit chemin la nation égarée ou d'éliminer l'entité perturbatrice. Avec l'adversaire, le dialogue est donc difficile puisqu'il n'est pas question d'accorder au hors-la-loi un compromis quand à la lettre de la loi dont on confie le rétablissement au militaire américain : il n'y a pas à négocier, mais seulement à faire appliquer la loi avec tous les moyens disponibles. Cette tendance a été considérablement renforcée par les leçons tirées de l'échec vietnamien : “ l'idée de progressivité dans l'emploi de la force est combattue à Washington comme une maladie à éliminer ” affirmait le général Clark, ancien commandant en chef de l'opération *Allied Forces* au Kosovo. Dans son discours au Congrès du 20 septembre 2001, le président Bush est clair : pour cette “ guerre globale ”, les États-Unis mettront en œuvre “ toutes les ressources disponibles, tous les moyens diplomatiques, tous les moyens de renseignement... toutes les armes de guerre nécessaires ”.

Comment d'ailleurs limiter les moyens ou les objectifs quand l'exécutif a dû diaboliser l'ennemi — le mal, avec lequel la morale puritaine ne saurait négocier — pour acquérir la légitimité populaire de l'action armée ? Le but de l'action militaire est “ la reddition sans condition ”, comme celle poursuivie par le général Grant et, moins d'un siècle plus tard, par le président Roosevelt. À l'opposé des siècles d'éthique militaire occidentale, de respect de l'adversaire sur qui l'on ne porte pas de jugement de valeur, de tradition des honneurs de la guerre, on se rappelle l'épisode du général Eisenhower refusant de rencontrer le général allemand dont il venait de défaire l'armée, simplement parce que l'on ne discute pas avec le mal, pas plus que l'on ne discute aujourd'hui avec “ l'État voyou ” — le *rogue state* — que son comportement a placé hors la loi internationale.

On remarquera que la limitation des moyens, de la violence, n'est d'ailleurs pas véritablement nécessaire puisque, contrairement aux Européens, les Américains ne devront pas vivre à nouveau avec leur adversaire une fois que ses errements auront été maîtrisés par leur action brutale et destructrice.

Une tendance qui se renforce

Au sortir de la guerre froide, l'émergence des États-Unis comme seule superpuissance a renforcé un modèle que personne ne pouvait plus contrer. L'action militaire tend de plus en plus à se rapprocher de celle des équipes policières spécialisées, chargées de ramener à la normale des situations dérivantes ou de punir le contrevenant par l'usage brutal de la violence légitime. Les opérations *Just Cause* au Panama, *Desert Storm* dans la région du Golfe ou *Allied Force* au Kosovo ressemblent plus à l'action d'une équipe *Swat*⁹ visant à neutraliser des terroristes qu'à des guerres classiques au sens européen du terme. La première phase de l'opération *Enduring Freedom* s'est clairement inscrite dans cette logique ; la difficulté pourrait venir du fait que celle-ci a progressivement façonné les forces armées américaines qui, par bien des aspects, ne sont pas véritablement adaptées aux conflits qui exigeraient une action au sol et sur la durée. Dans ce cadre de la logique du coup fulgurant, on replace facilement l'autonomie revendiquée des chefs militaires une fois que le recours à la force a été décidé. Le but est clair, puisqu'il est le retour dans le droit chemin d'un " hors-la-loi " qui n'est pas considéré comme un égal puisqu'il a dérogé à l'ordre et aux principes légitimant l'action. Le chemin le plus court vers le rétablissement de l'ordre passe par l'autonomie du chef militaire et l'on retrouve là une caractéristique de l'action de police : " La caractéristique la plus centrale et la plus universelle de l'action policière est celle de l'autonomie du policier " ¹⁰.

On notera que la recherche récurrente aux États-Unis de la domination par la supériorité technologique est bien cohérente avec cette idée d'action de police. En ce début de siècle, la théorie interarmées cherche toujours davantage à s'écarter des modèles d'action progressifs pour développer des concepts d'emploi qui visent à paralyser l'adversaire sans délai, ceux de *Preclusion* ou de *Rapid Dominance* par exemple : ils ne

9 *Special Weapons and Tactics* ; il s'agit d'équipes spécialisées, genre GIGN, dont disposent la plupart des polices américaines.

10 D. Monjardet : La culture professionnelle des policiers ,*Revue française de sociologie*, n° XXXV, 1994.

correspondent pas à une volonté de négociation mais bien à la maîtrise la plus rapide possible du contrevenant perturbateur du bon ordre mondial.

LA REVOLUTION DANS LES AFFAIRES MILITAIRES

Durant l'opération *Iraqi Freedom*, c'est la Révolution dans les Affaires Militaires (RMA), poursuivie de manière volontariste aux Etats-Unis depuis plus de dix ans, qui a déployé toute son efficacité technique. Conjuguant en *stand off* les progrès de la précision et de l'information, structurée par la culture de l'attrition, la RMA entend en quelque sorte réconcilier la nécessité de la guerre et l'aversion qu'en a le peuple américain. La préférence qui y est donnée dans les modes d'action au bombardement lointain de précision, la prédominance du style « tire et oublie » (*fire and forget*), montre bien sa filiation directe avec la culture stratégique américaine. Elle affirme le modèle préférentiel d'une Amérique rêvant d'une invulnérabilité insulaire, dotée des moyens de frapper tout adversaire au cœur, en toute impunité et sans enlèvement, de coups punitifs rapides au delà des océans. Décliné en boucle du stratégique au tactique, le modèle RMA se construit ainsi autour de deux idées maîtresses - celles du *tir à distance de sécurité* et de la *protection* - dans un retour surprenant aux modèles moyenâgeux de la « motte féodale », forteresse imprenable d'où se projette la violence policière.

Une résonance nouvelle

En fait, aux Etats-Unis, la transformation des forces, sous différentes appellations, est une tendance permanente, l'énergie créatrice semblant toujours tendue vers des horizons nouveaux. Dans le domaine particulier de la technique militaire, toute solution devient nécessaire dès lors qu'elle a été envisagée, même si l'étape précédente n'a pas encore été atteinte. Historiquement, les capacités budgétaires ayant généralement dispensé de véritables choix entre les nécessités du présent et les possibilités du futur, les armées n'ont jamais cessé d'expérimenter de nouveaux concepts, de nouvelles structures de forces, de nouvelles technologies.

Aujourd'hui cependant, le phénomène de *Transformation*¹¹ a acquis une dynamique particulière pour deux raisons essentielles. La première est la centralité accrue des Etats-Unis ; nul ne peut rester indifférent à ce que fait l'Amérique, et c'est particulièrement vrai en termes militaires puisqu'elle dépense pour sa défense presque autant que le reste du monde réuni. La deuxième raison est la personnalité exceptionnelle de l'ancien Secrétaire à la défense, Donald Rumsfeld. Les observateurs avertis considèrent qu'il est le seul depuis Robert McNamara à avoir réussi à prendre – et à conserver jusqu'à ce jour - le pouvoir sur les armées, ce qui lui permet d'imposer les modèles de la *Transformation* les plus aptes, selon lui, à assurer la prééminence définitive de l'Amérique.

Perspectives techniques

Nouvel habillage sémantique de la RMA, la *Transformation* se veut à son tour le moteur d'une évolution en profondeur des mentalités, et se construit des mêmes éléments essentiels : les récents et considérables progrès dans les trois domaines de la *précision*, de la *détection* et de la *communication*, conjugués à la foi dans une supériorité appuyée sur la *maîtrise de la connaissance*. Les performances des plates-formes – aériennes, maritimes ou terrestres – s'estompent derrière celles des systèmes d'armes interconnectés, dont elles sont le support dans une mise en œuvre globale de l'arme désormais considérée comme la plus puissante : l'information. Dans cette nouvelle vision, la guerre « réseau-centrée » - pour l'américain *Network Centric Warfare* - doit permettre aux armées américaines de passer de l'âge industriel à « l'âge de l'information », et de mettre en œuvre ce qu'il est convenu d'appeler, outre-Atlantique, les « opérations basées sur les effets » (« *Effects Based Operations* »).

L'idée politiquement correcte aux Etats-Unis est que la saturation tend à devenir inutile. On doit remarquer que cette vue n'est pas partagée par tous, et que l'*US Army*, directement au contact des feux directs lors des actions d'assaut, n'est pas persuadée de pouvoir en toutes occasions se passer d'un feu saturant. Elle n'est pas encore prête à brader ses propres feux d'appui contre un feu interarmées dont elle n'aurait plus la maîtrise, et ce d'autant moins que sa longue guerre irakienne (prise de Fallouja par exemple, en novembre 2004) a bien montré que, dès lors qu'il n'était plus question d'échapper à la guerre au sol, le feu de masse qui assomme et submerge redevenait indispensable. Il n'en reste pas moins que l'idée se concrétise, pas à pas. Si moins de 10% des munitions disposaient d'un guidage précis pendant la Guerre du Golfe, la proportion est passée à 35% au Kosovo, à 60% en Afghanistan, avec un nouveau saut en Irak en 2003 : 70% de munitions « intelligentes » utilisées.

11 Le terme de *Transformation* est entendu ici dans son sens états-unien de *Transformation* des forces armées ; en traversant l'Atlantique, il a en effet pris un sens plus large, pour être généralement entendu comme le processus de modernisation de l'OTAN, dans ses deux dimensions organisationnelle et opérationnelle.

Sous-tendus par la « culture du ciblage », les progrès en matière de détection doivent, pour leur part, procurer une vision globale, sans cesse améliorée, des cibles à traiter. Cette démarche suppose qu'existent effectivement des cibles. Elle conduit donc progressivement, en aval, à percevoir l'ennemi comme un ensemble de cibles. En aval en effet, la *Transformation* n'est pertinente que si l'on peut traiter un ennemi de type conventionnel, constitué d'un ensemble d'objectifs matériels, détectables et destructibles - ce qui n'est plus, désormais, qu'un cas parmi d'autres.

Cette vision reflète bien, pourtant, un esprit américain qui n'entend régler au fond que le problème de la Grande Guerre (« *The Nation Wars* »), et n'envisage pas vraiment d'intervenir sur un ennemi qui ne soit pas, peu ou prou, symétrique. Dans la culture stratégique américaine, la seule guerre est la Grande Guerre, le reste étant constitué des « opérations autres que la guerre » (les OOTW, ou *Other Operations than War*), et à confier aux nations subsidiaires, afin de préserver la puissance pour des engagements où elle peut exprimer tous ses avantages technologiques. Il est clair que le complexe militaro-industriel (pour reprendre une expression du Président Eisenhower), qui influe très directement aux Etats-Unis sur les orientations opérationnelles, a d'énormes intérêts financiers à pousser dans ce sens.

Perspectives culturelles

De telles tendances reflètent et créent des cultures. Le concept de *Transformation* est porteur de culture militaire, ce dont les Américains ont d'ailleurs clairement conscience quand ils cherchent à l'exporter. Ainsi, la subordination intellectuelle du grand commandement de la *Transformation* de l'OTAN (ACT pour *Allied Command Transformation*, installé à Norfolk, Virginie) au commandement américain, et sa juxtaposition au grand commandement interarmées chargé de la transformation des forces américaines n'est évidemment pas sans conséquence sur la défense du Vieux Continent. L'influence américaine ne peut manquer d'y conduire à une évolution des outils militaires, suivant des critères et des logiques dont il n'est cependant pas acquis qu'ils soient les mieux adaptés à la culture stratégique et aux intérêts européens.

L'esprit de la *Transformation* - exporté aujourd'hui par le discours, les modèles, les équipements et les méthodes -, c'est celui de la centralité de la destruction. C'est aussi une logique d'action policière chirurgicale, dont - au regard des opérations en Bosnie, au Kosovo, en Irak ou en Côte d'Ivoire - on peut s'interroger sur la pertinence universelle. Cette vision, qui ignore les lendemains des victoires tactiques, ne tient pas à s'encombrer des complications de la présence au sol, et tend à ignorer le nécessaire contrôle des espaces.

Ces logiques sont bien adaptées aux nations vivant dans la situation particulière de

l'insularité. On peut dire, en ce sens, que la *Transformation* est le reflet de la « psychologie de l'immunité » qui demeure profondément ancrée dans les esprits américains, même si le 11 septembre l'a provisoirement transformée en une poursuite acharnée de sa reconstruction. Les tendances de la *Transformation* reflètent à nouveau la recherche du *silver bullet* - cette arme capable de résoudre par elle-même, depuis une bulle protégée, tous les problèmes techniques de l'affrontement armé – qu'ont inlassablement poursuivie les Américains.

La démarche est donc conforme à la tradition américaine. Elle cherche résolument dans le technologique un refuge à l'incertitude, une réponse aux angoisses stratégiques. Comme l'écrivait Henry Kissinger : « *aux Etats-Unis, la haute maîtrise technologique laisse accroire que la stratégie s'identifie à l'analyse technique des systèmes d'armes, en faisant oublier que la conception et l'usage de ces derniers supposent une doctrine stratégique* ». La *Transformation*, c'est le primat du technique sur le politique, avec une inversion typiquement américaine : le deuxième devient outil du premier, auquel est confié le règlement des crises par application d'une violence de précision. S'appuyant sur l'exemple éclairant de l'opération *Allied Force* (Kosovo, 1999) qu'il a commandée, le général Clark considère dans son ouvrage *Waging Modern War* que ce phénomène se traduit, pour les armées des Etats-Unis, par une difficulté certaine à s'adapter aux conditions spécifiques de la guerre moderne (intrusion des acteurs traditionnellement extérieurs à l'action strictement militaire : opinion publique nationale et mondiale, populations civiles...) - conditions qui contredisent la logique militaire pure et la tradition américaine.

Pour résumer de manière quelque peu schématique, la *Transformation* reflète la rupture culturelle traditionnelle outre-Atlantique entre l'action politique et l'action militaire. Si la RMA peut apparaître comme un outil de « la poursuite des objectifs politiques par d'autres moyens », ces objectifs seraient plutôt d'ordre interne. Pour l'exécutif, il s'agirait de maintenir la légitimité politique interne de « l'outil guerre » en démontrant à son opinion publique que l'on peut user de la puissance militaire à la poursuite des intérêts américains pour à coût et risque limités, sans enlisement. Les deux grands concepts opérativo-techniques prônés aujourd'hui (*Sea Basing* et *Rapid Decisive Operations, RDO*) vont exactement dans ce sens, tout comme le développement d'une nouvelle arme hypersonique *Prompt Global Strike* capable d'emmener partout dans le monde, dans des délais extrêmement brefs, à partir du territoire des Etats-Unis, une charge explosive dévastatrice.

VERS UNE ÉVOLUTION DU MODÈLE RMA

Face aux grandes difficultés rencontrées en Irak et en Afghanistan, le caractère pragmatique de l'esprit américain a conduit à une nouvelle perception de la *Transformation*. A ce stade, deux courants de pensée se font jour. Les puristes de la *Transformation*, probablement minoritaires, considèrent que les difficultés rencontrées en Irak proviennent précisément du caractère inachevé de la *Transformation* au moment d'*Iraqi Freedom*. Ils prêchent donc pour une accentuation et une accélération du mouvement, persuadés qu'une force armée totalement transformée aurait remporté en trois semaines non seulement la campagne mais encore la guerre.

D'un autre côté, la confrontation avec la réalité de la guerre longue, au sol, renforce le courant réaliste et son approche plus modeste de la *Transformation*. L'idée que la vitesse peut se substituer à la masse perd pour ce courant de sa pertinence, lorsque la nature de l'activité adverse est imprévisible et que l'ennemi n'est plus réductible à un ensemble de cibles justiciables du seul « *targeting* ». Si la guerre n'est plus, comme dans la grande tradition américaine, un « désordre aberrant », une parenthèse que les forces armées ont pour but de refermer au plus tôt, si le volet militaire des crises le cède aux dimensions politiques, économiques et judiciaires, alors la *Transformation* n'est plus une réponse parfaite à la vérité du monde. Ce courant perçoit donc progressivement que l'aboutissement du modèle américain se condamne de lui-même à la vanité, en empêchant toute puissance adverse de le défier sur un mode symétrique. Il comprend également que la réalité des crises de demain exigera - au minimum - compromis, partage budgétaire et renforcement des capacités conventionnelles de combat au sol et de gestion politique des crises dans toutes leurs composantes.

Cette prise de conscience est naturellement plus marquée au sein des forces terrestres, *Army* et *Marine Corps*, confrontées depuis bientôt cinq années aux difficultés concrètes d'une « sale guerre ». Pour elles au moins, le modèle des forces létales et mobiles appuyant leur efficacité foudroyante sur la supériorité de l'information a fait long feu et la *Transformation* n'a pas permis, d'évidence, comme elle le voulait, d'échapper aux contraintes du milieu terrestre. Les matériels directement nés de la *Transformation* se sont révélés mal adaptés tant aux nouvelles missions qu'à l'ennemi réel : il a fallu les modifier dans un esprit très différent, revoir progressivement l'organisation des forces, et se résigner à intégrer dans les savoir-faire et la culture des troupes déployées les tâches liées à la stabilisation, jusqu'alors soigneusement éludées parce qu'on pensait les confier aux forces supplétives, en particulier

européennes. L'évolution théorique est, en revanche, beaucoup plus marginale pour la *Navy* et l'*Air Force*. Très peu concernées par les opérations qui ont suivi la prise de Bagdad, elles ne les intègrent guère dans leurs « leçons apprises ». Elles retiennent au contraire qu'elles ont parfaitement gagné leur propre guerre, celle du ciblage, où le rôle prééminent de la maîtrise de l'information et de la synergie des feux a été souligné.

Malgré ces différences d'approche, des évolutions apparaissent déjà nettement dans les évolutions budgétaires. En outre, le département de la défense (DoD) a lui-même imposé une série de mesures améliorant les capacités des forces américaines à conduire des opérations consécutives à un conflit majeur, le curseur se plaçant à nouveau sur la nécessité du nombre de soldats au sol et l'accroissement sensible des moyens humains de renseignement. Si la stratégie du temps de guerre entend bien faire de la guerre contre le terrorisme un catalyseur de la *Transformation* et continue à insister sur l'intégration interarmées, les exigences expéditionnaires, les réseaux, la supériorité dans la prise de décision et la précision des feux, elle prend aussi en compte les opérations de stabilisation, et affiche une volonté d'approche globale, multidimensionnelle et non plus essentiellement militaire, des crises.

Reste à savoir quelle sera la portée réelle de ces souhaits d'évolution. De nature adaptative et de portée réduite, engendrés directement par les difficultés irakiennes, ils pourraient bien ne pas survivre à ces dernières. Leurs effets seraient alors seulement passagers, à la fois parce qu'ils s'opposent à un rêve essentiel, à une culture stratégique robuste, constitutifs de l'Amérique, et parce qu'il existe désormais, pour bien des esprits, de l'autre côté du Pacifique, une puissance majeure contre laquelle on devra se prémunir, quelles que soient les alliances tactiques du jour.

* *

Les avancées technologiques initiées par la RMA, puis mises en œuvre par le processus de *Transformation*, permettent encore pour l'instant aux stratèges américains d'envisager de concrétiser leur rêve ultime : l'action de précision intercontinentale, délivrée des complexités et incertitudes de la guerre au sol, depuis un sanctuaire national aux frontières terrestres, maritimes, aériennes et spatiales enfin sécurisées. Ce rêve éprouve quelque difficulté à cohabiter avec des cultures stratégiques européennes construites sur les champs de guerre nationaux, ou ceux de voisins qui, dans les renversements permanents d'alliance, se muaient vite en nouveaux alliés.

Comme le résume Dominique David¹², contrairement aux pays européens, « les Etats-Unis sont dans le monde quand ils s'y projettent, de manière discontinue, selon une dynamique d'allers et retours qui privilégie le

12 Dominique David, *Puissance dominante, puissance référente, hyperpuissance ?*, intervention faite le 4 juin 2002 à l'Université de Québec à Montréal.

critère de l'efficacité ponctuelle, et non celui de l'organisation et de la gestion d'espace [...] Concernant les stratégies militaires, on sait comme cette culture de la projection et de la discontinuité organise les concepts tactiques, la structure des forces et les matériels eux-mêmes [...] Les mouvements stratégiques s'organisent sur un mode discontinu de prise de gage, d'administration ponctuelle de la force : un mode prédateur. »

L'exemple de l'Irak est particulièrement fascinant, parce qu'il reflète cette tendance américaine à ignorer la nature fondamentalement politique de la guerre. Il constitue un exemple emblématique de toute l'ambiguïté de la *Transformation* avec, à la fois, son succès remarquable comme multiplicateur de l'efficacité tactique et, à l'inverse, son ambiguïté – pour le moins - au niveau stratégique. Il conduit évidemment à se poser la question de l'intérêt d'une victoire tactique – et, au delà, de capacités technologiques - qui n'est pas réellement capable de produire les conditions du succès stratégique. Ce qui ne va pas sans poser la question de la pertinence d'un concept qui cherche à toujours accélérer le rythme de l'acte technique quand l'ennemi le plus probable semble au contraire vouloir conduire dans la durée un duel asymétrique, et jouer ainsi sur les impatiences occidentales en échangeant des pertes contre du temps.

A se concentrer sur la *Transformation* la technologie et ses possibilités devenant fascination, puis l'outil devenant finalité, suivant deux dérives typiquement américaines le risque est donc, pour les penseurs de la guerre « transformée », d'éprouver des difficultés à penser stratégie générale, puis - l'englobé faisant oublier l'englobant - de se placer dans la situation de remporter brillamment des victoires en perdant les campagnes.

Finalement, si les cultures de guerre européennes se sont construites d'un passé et d'une géographie largement partagés, le cas des États-Unis est différent. C'est là un environnement insulaire protecteur spécifique, une construction historique bien éloignée des histoires de guerre du Vieux Continent, des croyances politiques et des adhésions philosophiques particulières qui ont développé une conception de la guerre, de l'emploi des forces armées, largement différentes de celles qui sont familières à l'Européen et à partir desquelles ce dernier conçoit l'emploi de la force militaire. En réfléchissant à son expérience, le général Clark reconnaissait récemment : “ Il y a deux conceptions différentes de la guerre ; la conception européenne et la conception américaine ”¹³. La conception américaine du recours à la guerre, de l'emploi des forces armées, c'est probablement l'analogie avec l'emploi des forces de police qui en fournit le meilleur modèle explicatif.

La question n'est évidemment pas de savoir qu'elle est, de l'euro-péenne ou de l'américaine, la bonne conception de la guerre. Le point est de prendre en compte leur différence et de savoir que cette divergence viendra toujours marquer les actions militaires communes, comme elle marquera inévitablement la conception de l'action interalliée contre le terrorisme et ses engagements militaires partagés.

13 Général W. Clark : conférence à la *National Defense University*, Washington, D.C., 29 mai 2001.

ACCADEMIA DIPLOMATICA EUROPAEA

2007/2008

« PROMOTION SUN TZU »

« EUROASIAN GEOPOLITICS »

BIBLIOGRAPHIE

- **La Guerre Probable**
par Vincent Desportes
éditions: Broché 2007
- **Introduction à la stratégie**
par Vincent Desportes et Jean François Phelizon
éditions: Broché 2007
- **Guerre urbaines: Nouveaux métiers, nouveaux soldats**
par Antonio Tisseron et Vincent Desportes
éditions: Broché 2007
- **Décider dans l'incertitude**
par Vincent Desportes et Bruno Cuche
éditions: Broché 2007
- **L'Amerique en Armes: Anatomie d'une puissance militaire**
par Vincent Desportes
éditions: Economica 2002
- **Comprendre la guerre**
par Vincent Desportes
éditions: Broché 2001